

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS



SILEX
éditions

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS

Revue éditée par les **Éditions SILEX**
46, rue Barbès, 94200 IVRY - Tél. 46.72.43.39

Numéro Août - Septembre - Octobre

DIRECTION DE PUBLICATION :

Dominique ROCHAY

Paul DAKEYO

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jacqueline BARDOLPH

Hédi BOURAOUI

Bernadette CAILLER

Lilyan KESTELOOT

Priska DEGRAS

Isabelle GRATIANT

Kotto ESSOMÉ

Ambroise KOM

Ange-Séverin MALANDA

Alfred MELON-DEGRAS

Jean METELLUS

Ezzedine MESTIRI

Mukala KADIMA NZUJI

Bernard MOURALIS

Thomas MPOYI BUATU

Mwatha MUSANJI NGALASSO

Pius Ngandu NKASHAMA

Cristina SISCAR

Jean-Norbert VIGNONDE

En coédition avec
Nouvelles éditions numériques Africaines (NENA)
ISBN du numérique : 978-2-37918-213-6

Avec le soutien du CNL



Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres.

SOMMAIRE

Éditorial	7
Entretien avec Paco Rabanne	9
Étienne Galle : <i>La longue retraite de Wole Soyinka</i>	15
Christiane Fioupou : <i>Wole Soyinka/Jean Genet. Images et reflets du pouvoir</i>	29
Bernard Mouralis : <i>Un carrefour d'écritures : « Le devoir de violence » de Yambo Ouologuem</i>	63
Kotto Essomé : <i>Pour une modélisation de l'anthrope : unités échangistes ou espace familial ?</i>	75
Entretien avec Tierno Monénembo	111
Adrian Adams : <i>La valise dans le cercueil : l'Afrique et l'avenir des Européens dans les romans de Nadine Gordimer</i>	113
Pius Ngandu Nkashama : <i>L'expérience poétique de Paulin Joachim</i>	123

Edito

L'édition d'une revue est une aventure qui ne peut réussir que si les acteurs ou les agents directs ou indirects d'une telle expérience s'appuient sur une vision lucide et audacieuse de l'économie générale de l'édition et de l'information.

La place que l'édition française accorde et attribue aux lieux et aux travaux de recherche extra-européens est minime. Le but de Nouvelles du Sud a été explicité dans nos premiers numéros. Pour poursuivre le projet mis en place, nous savons qu'il nous faut surmonter certains obstacles. Le premier de ces obstacles est une tentation qui conduit à empêcher tout libre jeu des opinions, et à s'enfermer derrière une forteresse. Adoptant une telle attitude, on s'aperçoit malgré tout, à un moment ou à un autre, que le lieu dans lequel on s'était retiré n'était qu'une forteresse vermoulue. Le second écueil est celui qui interdit à certaines publications l'effort indispensable pour que ce qu'elles font paraître rende compte adéquatement des recherches multiples entreprises dans les espaces culturels dont elles s'occupent.

Depuis que cette revue existe, elle n'a cessé d'instaurer et de promouvoir une libre expression des opinions et des recherches. Seul un espace ouvert peut rendre possibles des avancées dans les divers débats qui nous intéressent. Nouvelles du Sud est et restera un organe à plusieurs voix.



PACO RABANNE dans ses ateliers de création Haute Couture.

ENTRETIEN

AVEC PACO RABANNE

Artiste au génie le plus pur, mondialement célèbre et célébré, Paco Rabanne pénètre avec fracas l'univers feutré de la haute couture en présentant en 1964 la première robe en matière plastique. C'est le début d'une série impressionnante de premières mondiales qui bouleversent les règles établies et le consacrent au plus haut niveau¹ ; la grande originalité de ses défilés de haute couture déconcerte, désoriente et finalement subjugué le public et la presse.

Doué d'une extraordinaire et fertile imagination, d'une exigence rigoureuse et d'un talent remarquable, cet inlassable créateur finira par imposer au monde entier sa vision totalement novatrice du vêtement, remportant quantité de prix et d'honneurs².

La singularité et la force de ses créations lui ouvriront les portes des musées³, il participera à plus de 35 films ainsi qu'à de nombreuses pièces de théâtre et ballets en tant que couturier ; quoiqu'ayant conservé sa nationalité espagnole, il représentera la France à Montréal, Osaka, Milan et New York notamment, au cours de diverses manifestations.

A la tête d'une entreprise prospère qui s'est enrichie au fil des ans de nouvelles activités (lignes de soins, parfums, linge de maison, prêt-à-porter, cigarettes), non content de révolutionner la haute couture et d'étendre progressivement son influence, cet avant-gardiste possède en outre une intelligence aiguë lui permettant de transcender une réussite exemplaire et de briser les cloisons étanches érigées entre les diverses formes d'expression artis-

1. Robes en papier, en cuir et en non tissé en 1966, en métal et en « moulé » en 1967, en jersey aluminium en 1968, qui sera également l'année de la première fourrure tricotée.

2. Tibère d'or décerné à Capri en 1967 pour sa mode ; prix « Beauté industrie » remis en 1969 pour son parfum « Calandre » ; oscar décerné par « The fragrance foundation recognition award » pour son eau de toilette « Pour homme » en 1974 ; aiguille d'or en 1977 et en 1983, coupes remises par la ville de Cannes en 1980, lauréat des hommages de la mode attribués à l'occasion du 1^{er} festival de la mode en 1985.

3. Musée d'art moderne de New York, musées de Philadelphie et de Dallas en 1967 ; musée du costume et musée Galliera en 1977.

tique. Il mènera en effet parallèlement à sa brillante carrière internationale de couturier, une série d'activités artistiques : ainsi, avant même de triompher avec ses modèles vestimentaires, il sera le lauréat en 1963, de la biennale de Paris avec une sculpture habitable pour un jardin, exposée au Musée d'art moderne et présentée à l'issue de longues études à l'École nationale des Beaux-arts, section architecture. Il crée en 1966, à Paris, le groupe « Verseau », pour défendre l'esthétisme moderne et devient membre, en 1969, du groupe « Théâtre panique » (comprenant notamment Arrabal et de Mandiargues) ; il donne en outre une série de conférences et publie en 1970 avec Jean Clemer aux éditions Belfond un ouvrage intitulé *Nues*.

Polyvalent, éclectique et exceptionnel, ce créateur au talent rare et démesuré, à l'inspiration constamment renouvelée, aurait pu se contenter de savourer égoïstement ses innombrables succès, attitude fréquente pour ne pas dire systématique chez nombre de consacrés.

Sa passion pour la culture africaine le poussera à aider les artistes de la diaspora noire de Paris qui ont d'énormes difficultés à s'exprimer en raison de l'absence de lieux de travail et de répétition, de la raréfaction et du coût de location des salles, du manque de moyens financiers et de l'indifférence que suscite en France, comme ailleurs en Europe, la culture africaine. Voici pourquoi Paco Rabanne décida de créer un centre d'art et de travail destiné à cette communauté exceptionnellement douée.

Le centre 57 (situé au 57, boulevard de la Villette à Paris 10^e), officiellement ouvert le 22 avril 1983, occupe la place de l'unique fabrique de montgolfières existant à Paris, un monument que les Beaux-arts ont voulu classer, chargé d'histoire puisque c'est de cet endroit que partit Gambetta lorsque les prussiens ont assiégé Paris.

Sa magnifique architecture en bois et sa superficie de 3 000 mètres carrés (sur 20 mètres de hauteur de plafond), abritent 12 salles de travail, deux plateaux de danse, un studio d'enregistrement et de nombreuses galeries cimaises. Entièrement gratuit pour les artistes, ce lieu unique en France qui a permis à plus de 350 groupes de s'exprimer est actuellement fermé et menacé de disparition à la suite d'une décision de justice rendue en juillet 1985.

Paco Rabanne dont la profondeur, la simplicité et la chaleur nous ont touchés, s'est exprimé sans détours, indigné et révolté par les procédés dont il est victime. Précisons que cet entretien n'a pas été demandé par le couturier dans le but d'attirer l'attention du public sur ses déboires. Nous avons pris l'entière initiative de parler de ce centre.

BELAOUANE GHERARI : Pourquoi avoir entouré la création du centre 57 d'une telle discrétion, d'autant qu'il est unique en France ?

PACO RABANNE : Cette discrétion est normale. Je vends mes produits de mode qui me font bien vivre ; ça c'est l'aspect financier que

tout le monde connaît ; d'ailleurs je fais de la publicité pour cela. Mais en dehors de mon métier, je ne veux pas attirer l'attention sur ce que je fais. Ce centre est effectivement le seul de ce type en France. Il en existe de similaires à Londres et à New York où la diaspora noire est impor-

tante, mais il faut savoir que le centre 57 est connu dans le monde entier, la presse étrangère est venue le filmer, la BBC notamment ; j'ai même reçu la visite de conseillers noirs des maisons de la culture d'Afrique du sud qui sont repartis les larmes aux yeux en me disant : « C'est fantastique, si nous avions cela chez nous ! ». Ce centre est une porte ouverte à tous ceux qui désirent exprimer leur art et leur talent. Tous les artistes africains peuvent venir y répéter sans déboursier un seul centime.

Je leur donne le moyen de s'exprimer et ne juge pas leur talent, qu'ils soient nuls ou géniaux, je ne les juge pas ; ce centre a été créé pour permettre aux artistes de la diaspora noire dont la plupart sont à la limite de la survie, de travailler. Chacun des 350 groupes qui ont travaillé au centre a droit à 3 heures de répétition par jour et cela trois fois par semaine. Breakers, smurfers et autres groupes sont venus travailler régulièrement au centre. Des groupes importants y ont même tourné leur vidéo (Xalam, Touré Kunda) ; mais à part quelques manifestations officielles, il n'y a jamais eu de spectacle ou de concert.

B. G. : Pourtant ce centre est actuellement fermé.

P. R. : Le centre est actuellement fermé non pour cause de réfection comme on pourrait le croire, mais à cause d'une décision de justice rendue en juillet 1985 à la suite de plaintes des voisins et de la préfecture de police. Les voisins se sont plaints non pas du bruit car le centre est entièrement insonorisé, mais du passage des musiciens. Du passage des musiciens ! Notez qu'avant que je l'achète, ce centre était une usine employant quelque 350 ouvriers de

nationalités diverses, mais il n'y eut à ma connaissance aucun problème à cette époque. J'ai reçu plusieurs lettres anonymes et même des lettres de menace que j'ai conservées. Une des lettres me reprochait de porter atteinte à la valeur immobilière des appartements en recevant chez moi (car le centre a été considéré comme une extension à mon domicile) tenez-vous bien, des personnes « d'une espèce particulière ». Une espèce particulière ! Comme s'il s'agissait de martiens !

B. G. : Mais quel était le motif invoqué par la police ?

P. R. : Le centre a fonctionné sans aucun problème pendant trois ans, puis la préfecture de police a estimé que j'étais en infraction avec la réglementation qui exige que pour un tel endroit, quatre issues de secours soient installées ; le centre en possède trois, alors qu'il existe de nombreux endroits publics à Paris qui fonctionnent à l'heure actuelle sans aucune issue de secours, je dis bien aucune. Cette histoire de quatrième issue de secours est intervenue à la suite de nombreuses tentatives infructueuses de la police visant à saisir une hypothétique quantité de drogue ou je ne sais quoi d'autre au centre. Un jour le préfet de police et 24 inspecteurs de police en civil ont débarqué sans prévenir, se frottant les mains à l'idée de trouver quelque chose de répréhensible. Ils sont bien sûr repartis bredouilles après avoir passé le centre au peigne fin. Ne trouvant rien à me reprocher, ils ont alors invoqué ce fameux règlement des quatre issues de secours.

Concernant la drogue, je tiens à préciser que j'en ai une haine farouche et une horreur sans limites. Que

des musiciens fument en dehors du centre, cela les regarde, mais j'ai personnellement toujours formellement interdit que cette substance franchisse le seuil du centre.

B. G. : Ce qui vous arrive est révoltant et semble résulter d'une sombre machination.

P. R. : Je ne pense pas avoir d'ennemis. Je vous l'avoue, je me perds en conjectures. Tout ce que je sais c'est qu'il y a des musiciens, des danseurs et d'autres artistes africains et antillais qui tournent en rond, qui sont désespérés de ne pouvoir répéter, qui ne savent où aller. On veut en faire des révoltés ; certains groupes formés au centre se sont disloqués. J'ai parfois été obligé de faire répéter en secret quelques musiciens, mais face à la masse de problèmes que chaque ouverture engendre, je préfère fermer. Tout ça à cause d'une haine aveugle provoquée par la couleur de la peau des artistes.

B. G. : Il allait pourtant dans l'intérêt des pouvoirs publics, d'un gouvernement de gauche de surcroît, de soutenir votre initiative.

P. R. : Je suis loin, très loin d'être un homme de droite, mais c'est sous la gauche que j'ai eu tous ces problèmes. Pourtant Jack Lang a tenu la manifestation « La France a du génie » au centre et en général, quand des associations culturelles africaines viennent en France, les ministères français me demandent de les recevoir afin de montrer ce que là France accomplit en faveur de la culture africaine. Ce qui me fait sourire car voyez-vous cette situation est grotesque : d'un côté, on cite le centre en exemple, de l'autre on m'envoie en correctionnelle et on poste des cars de police devant le centre. J'ai dû

payer une amende très lourde ; je ne comprends rien, ils font tout pour me dégoûter non pas de m'occuper de la culture africaine car ils n'y arriveront jamais, mais de leurs procédés.

Vous savez, je paie des impôts très élevés pour ce centre, les personnes qui y travaillent sont déclarées et je me conforme scrupuleusement à la loi. Par ailleurs, je n'ai pas demandé un franc de subvention à l'État pour créer ce centre ; je paie tout de ma poche ; ce centre ne coûte rien à l'État, mais bien au contraire lui rapporte, puisqu'il crée des emplois. J'ai pourtant alerté les pouvoirs publics sur mes problèmes, j'ai vu M. Jack Lang à trois reprises, M. Penne, le premier ministre et j'ai même écrit au président de la république. En vain.

J'ai l'impression que ce centre gêne tout le monde. Les gens se disent : « Paco Rabanne n'a qu'à se débrouiller avec son goût bizarre pour la culture africaine ! »

B. G. : Pourquoi ne pas avoir alerté la presse ?

P. R. : Je ne l'ai pas fait car voyez-vous j'ai une chance et une malchance : la chance d'être célèbre donc intouchable et la malchance d'être célèbre et pour la presse dès que je veux faire quelque chose, le réflexe est automatique : « Tiens, il veut faire parler de lui ! » J'ai donc eu très peur qu'on pense que je me suis servi de la négritude pour me mettre en avant.

B. G. : Ne pensez-vous pas qu'il aurait été plus logique que ce soient des artistes et des états africains qui créent un tel centre ? Que ce soit l'état français qui prenne en charge un tel centre car après tout les antillais sont français ?

P. R. : Tout à fait. Mais le fait est là, personne n'a rien fait : les états africains négligent leurs ressortissants. Il faudrait qu'ils prennent conscience de la nécessité de les aider.

Vous savez, cela fait 25 ans que je m'occupe de cette diaspora, puisque j'ai été le premier couturier en 1962 à prendre des mannequins noirs, ce qui à l'époque m'a valu les pires ennuis. La presse américaine me l'a reproché, précisant que la haute couture était réservée aux blancs ! Pendant douze ans, je me suis battu pour imposer mes mannequins noirs ; maintenant, voyez, plusieurs couturiers les utilisent, et le scandale a disparu. Savez-vous que la chambre syndicale de haute couture qui organise des défilés dans le monde entier avec l'ensemble des couturiers, ne m'a jamais invité depuis 25 ans que j'y suis inscrit ! Je m'en suis étonné un jour et la secrétaire de la chambre syndicale a répondu à mon attaché de presse qu'il n'était pas question que je ramène mes « négresses » !

J'ai été aussi le premier à organiser des défilés avec de la musique noire. Quand j'ai rencontré le groupe antillais de percussions Toum Black, j'ai décidé de produire leur premier disque ; c'est comme ça que je suis devenu producteur de musique. J'ai créé la société Paco Rabanne Musique diffusée par Celluloïd (qui diffuse toute la musique noire de Paris).

J'en suis à ma 15^e production, la dernière en date concerne Kaciri, un jeune ivoirien faisant de la musique afro-funk.

Je me suis donc intéressé aux problèmes des africains et des antillais. Si celui qui a l'argent, donc le pou-

voir, ne s'occupe pas des défavorisés, alors où allons-nous ? Que peut faire l'africain ou l'antillais qui débarque à Paris, comment peut-il s'en sortir sans aide ? Il a les mains liées.

B. G. : Comment votre initiative a été perçue ?

P. R. : Elle a été bien accueillie dans l'ensemble au départ. Il est aussi exact qu'il y a beaucoup de noirs qui s'opposent à ce que je fais. De nombreux indépendantistes antillais notamment, m'ont dit que ce n'était pas à un blanc de créer un tel centre. J'ai répondu « Oui, vous avez raison, je suis aussi scandalisé que vous de l'avoir ouvert. C'est à vous qu'il appartient de prendre de telles initiatives ! »

J'ai par ailleurs entendu sur moi les pires insanités ; on m'a également taxé de paternaliste et on a vu en moi un sous-marin envoyé par le pouvoir pour récupérer la diaspora. Je vous dis, j'ai entendu sur moi les pires choses. Mais, face à cela, ce qui compte vraiment c'est qu'il y a des artistes doués mais démunis qu'il faut aider de toute urgence. Tout le reste ne m'inspire que mépris.

B. G. : Ce que vous faites pour le monde noir est exceptionnel.

P. R. : Je ne pense pas. Il fallait le faire c'est tout. Je viens d'un horizon différent, je suis basque et mon peuple possède quelque chose de spécifique.

Ma mère qui était une femme politique très importante m'a ouvert les yeux. De plus, je suis architecte de formation, discipline qui m'a ouvert l'esprit.

B. G. : Vu les circonstances, quelles sont les perspectives d'avenir du centre ?

P. R. : Ce centre qui a une structure extraordinaire, je voulais en faire un lieu de répétition pour les artistes bien sûr, mais également un centre culturel avec expositions permanentes de peinture, de broderie africaine. Le jeudi je voulais apprendre aux enfants noirs à danser grâce à des professeurs que je payais. J'aurais voulu faire beaucoup de choses de ce centre. Il y a beaucoup d'associations qui m'ont demandé de leur prêter un local pour leurs réunions ; ce que j'aurais fait avec plaisir. Il y a tellement à faire ! Tout ça est momentanément tombé à l'eau.

Actuellement je ne sais pas encore si je vends ou si je conserve ce centre. Je cherche un théâtre en dehors du centre mais si je ne le trouve pas et si je n'arrive pas à installer cette fameuse quatrième issue de secours, alors tant pis je rouvrirais le centre et ce sera la guerre permanente. Vous savez, je suis basque et les espagnols disent que nous sommes tellement

têtus que nous cassons les cailloux avec notre crâne. C'est vrai, je suis en effet obstiné et je sais me battre avec un grand acharnement. J'ai jusqu'à présent préféré jouer la carte de la modération, mais je suis tout aussi capable de faire la guerre et d'ouvrir les hostilités.

B. G. : Avez-vous confiance dans l'avenir du centre ?

P. R. : Bien sûr, je suis optimiste. Je me bats pour que la conscience des hommes s'ouvre sur les autres. Si je n'y croyais pas, je ne me battrais pas. De toutes façons, je continue d'aider la création artistique africaine et antillaise ; je monte ainsi à la rentrée dans un théâtre, une pièce fort drôle d'un auteur ivoirien. Il faut se battre pour que les hommes et les institutions sachent où se situent leurs responsabilités. Il y a beaucoup à faire.

*Propos recueillis par
Rachida Belaouane-Gherari*